

Article

« La théorie marxiste du salaire »

J. P. Daubigney et G. Meyer

L'Actualité économique, vol. 56, n° 1, 1980, p. 60-79.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/600889ar>

DOI: 10.7202/600889ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

LA THÉORIE MARXISTE DU SALAIRE

La théorie marxiste du salaire se propose de rendre compte de la nature, de l'existence et du niveau du salaire.

Son contenu se réduit de fait aux propositions que Marx a élaborées à cet égard. Si elles ont été après sa mort commentées et raffinées, elles n'ont en effet pas subi de transformations notables. Il suffit pour s'en persuader de consulter les travaux qui s'efforcent de la présenter. Des développements sont en cours. Ils sont cependant trop limités, quant aux parties de la théorie qu'ils abordent, et trop partiels, quant aux résultats qu'ils fournissent, pour former un ensemble cohérent.

1. LES PROPOSITIONS DE MARX

C'est dans *Travail salarié et capital* (1849), *Salaire, prix et profit* (1865)¹, ainsi que dans le livre I de *Le capital* (1867)¹ (chapitres VI, XIX, XX, XXI, XXII) que Marx développe le plus exhaustivement sa théorie du salaire.

1.1. *Le salaire, prix d'une marchandise : la force de travail*

Le salaire est « ... le nom particulier donné au prix de la force de travail appelé d'ordinaire prix du travail, il n'est que le nom donné au prix de cette marchandise particulière... »².

Mais qu'est-ce donc que la force de travail ? En quoi et pourquoi est-elle une marchandise ?

La force de travail³ désigne « l'ensemble des capacités physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles »⁴.

1. Ces dates sont celles de la première édition de ces textes.

2. *Travail salarié et capital*, Editions sociales, Paris, 1975, p. 24. C'est à cette édition que renvoient les citations de cet ouvrage.

3. On développera plus loin les raisons pour lesquelles Marx a forgé le concept de force de travail.

4. *Le Capital*, L.I., T.I., Editions sociales, Paris, 1975, p. 170. C'est à cette édition que renverront toutes les citations de cette œuvre.

Si la force de travail est qualifiée de marchandise, c'est tout d'abord parce que ceux qui la vendent ne disposent pas de capital. Ainsi ils n'ont ni la possibilité de produire leurs propres moyens de subsistance, ni celle de produire et de vendre des biens ou services. Ils sont donc forcés de vendre la seule chose qu'ils soient en mesure de monnayer — leur force de travail — pour se procurer les ressources monétaires nécessaires à leur survie. Pour eux, une seule alternative : le salariat ou la mort. C'est ensuite parce que ceux qui l'achètent et qui disposent du capital nécessaire à la production/vente des biens et services ne peuvent assurer cette activité avec leur seule force de travail et qu'ils doivent se procurer celle d'autrui.

Le travailleur salarié est une figure qu'il faut bien se garder d'universaliser. Certes, cette figure domine la scène depuis près de deux siècles. Il ne faut pas oublier pour autant qu'elle s'est substituée à une forme dominante préexistante. Marx démontre que le travailleur libre, tout comme le mode de production capitaliste qui lui a donné naissance, est un produit historique, au même titre que la forme à laquelle il a succédé ou que celle qui — un jour, peut-être — le remplacera. « Pourquoi ce travailleur libre se trouve-t-il dans la sphère de la circulation ? C'est là une question qui n'intéresse guère le possesseur d'argent, pour lequel le marché du travail n'est qu'un embranchement particulier du marché des marchandises ; et pour le moment elle ne nous intéresse pas davantage. Théoriquement, nous nous en tenons au fait, comme lui pratiquement. Dans tous les cas, il y a une chose bien claire : la nature ne produit pas d'un côté des possesseurs d'argent ou de marchandises et de l'autre des possesseurs de leurs propres forces de travail purement et simplement. Un tel rapport n'a aucun fondement naturel, et ce n'est pas non plus un rapport social commun à toutes les périodes de l'histoire. Il est évidemment le résultat d'un développement historique préliminaire, le produit d'un grand nombre de révolutions économiques, issu de la destruction de toute une série de vieilles formes de production sociale. »⁵

Plus précisément, cette figure du travailleur libre renvoie à l'aube du capitalisme, à une rupture fondamentale, l'accumulation primitive, « l'étude de cette question nous conduirait à la recherche de ce que les économistes appellent l'accumulation antérieure ou primitive, mais qui devrait être appelée l'expropriation primitive. Nous trouverions que cette prétendue accumulation primitive ne signifie rien d'autre qu'une série de processus historiques aboutissant à une dissociation de l'unité primitive qui existait entre le travailleur et ses moyens de travail. (...) Une fois accomplie, la séparation entre le travailleur et ses moyens de travail va subsister et se poursuivre à une échelle toujours croissante jusqu'à ce

5. *Le Capital*, L. 1, T. 1, p. 172.

qu'une révolution nouvelle bouleversant de fond en comble le système de production vienne la renverser et restaurer l'unité primitive sous une forme historique nouvelle. »⁶

1.2. *La théorie marxiste du prix des marchandises*

Si le salaire est le prix d'une marchandise, ses déterminants peuvent être découverts en appliquant à la force de travail les principes de la théorie du prix des marchandises.

Quels sont donc ces principes ?

Une marchandise est un objet, un produit doublement caractérisé par une valeur d'usage et une valeur d'échange. Une marchandise répond d'abord à un besoin des hommes, et en cela elle est une « valeur d'usage » : « l'utilité d'une chose fait de cette chose une valeur d'usage »⁷. Mais les marchandises sont aussi des biens qui s'échangent sur un marché, contre d'autres biens ou contre de la monnaie, équivalent général ; en cela, elles sont « valeur d'échange ». Pour être marchandise, un bien doit donc être valeur d'usage et valeur d'échange. Dans la suite de notre exposé, le terme « valeur » sera toujours utilisé dans le sens de « valeur d'échange ».

La valeur d'une marchandise se définit et se mesure « ... par le quantum de substance « créatrice de valeur » contenue en lui⁸, du travail. La quantité de travail elle-même a pour mesure sa durée dans le temps, et le temps de travail possède de nouveau sa mesure dans les parties du temps telles que l'heure, le jour, etc. »⁹.

Il faut à ce point se garder d'une erreur d'interprétation : quand Marx parle de temps de travail, il ne s'agit pas du temps réel effectivement dépensé dans un ouvrage donné par un ouvrier. Une telle conception mènerait à un paradoxe : la valeur étant fonction du temps de travail, elle croîtrait avec la paresse et l'incapacité de l'ouvrier. Il s'agit en fait d'un temps de travail moyen ou temps socialement nécessaire. « Le temps socialement nécessaire à la production des marchandises est celui qu'exige tout travail exécuté avec le degré moyen d'habileté et et dans des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales. »¹⁰

Ce temps de travail socialement nécessaire est éminemment variable dans le temps et dans l'espace. Pour la production d'une marchandise donnée le temps de travail socialement nécessaire ne sera pas le

6. *Salaire, prix et profit*, Editions sociales, Paris, 1976, p. 45. C'est à cette édition que renverront les citations de ce texte.

7. *Le Capital*, L. 1, T. 1, p. 52.

8. Dans le texte de Marx, « lui » se rapporte à « un article quelconque ».

9. *Le Capital*, L. 1, T. 1, p. 54.

10. *Le Capital*, L. 1, T. 1, p. 55.

même pour deux pays, deux sociétés ou formations sociales distinctes. De la même façon il changera avec le temps dans le cadre d'une société ou formation sociale donnée. Ces variations du temps de travail socialement nécessaire ont leur source dans des différences ou des évolutions de l'état des forces productives : « ... ce dernier (le temps de travail socialement nécessaire) varie avec chaque modification de la force productive du travail, qui de son côté, dépend de circonstances diverses, entre autres de l'habileté moyenne des travailleurs ; du développement de la science et du degré de son application technologique ; des combinaisons sociales de la production ; de l'étendue et de l'efficacité des moyens de produire et des conditions purement naturelles. »¹¹

S'il est vrai que la valeur d'une marchandise est déterminée par la quantité de travail que sa production a nécessitée, alors le caractère variable du travail socialement nécessaire implique la variabilité de la valeur elle-même. Pour être plus précis, si à une époque donnée et en un lieu donné la production d'une certaine marchandise impliquait la mise en œuvre d'une heure de travail moyen et si, dix ans après, une nouvelle technologie avait permis de réduire ce temps de travail socialement nécessaire de moitié, alors la valeur de la marchandise en question aurait baissé de moitié en l'espace de dix ans. « Tout changement dans la force productive, qui augmente la fécondité du travail et par conséquent la masse des valeurs d'usage livrées par lui, diminue la valeur de cette masse ainsi augmentée, s'il raccourcit le temps total de travail nécessaire à sa production, et il en est de même inversement. »¹²

Cette présentation de la conception marxiste de la valeur nous permet d'ouvrir une parenthèse consacrée à la création du concept de force de travail. C'est une création relativement tardive de Marx puisqu'elle apparaît dans *Le Capital*, mais non dans la première édition de *Travail salarié et capital*. En fait, ce concept de force de travail est né d'un problème logique que Marx a dû affronter après les classiques, et qui jusque-là avait reçu des solutions assez peu satisfaisantes. Ce problème est celui de la valeur du travail : « ... il nous faut porter notre attention sur la *valeur* spéciale du *travail*. Et sur ce point, je vais être obligé à nouveau de susciter votre étonnement par un paradoxe apparent. Vous êtes absolument persuadés que ce que vous vendez journellement, c'est votre travail, que, par conséquent, le travail a un prix, et que le prix d'une marchandise n'étant que l'expression monétaire de sa valeur, il doit très certainement exister quelque chose comme une *valeur du travail*. Et pourtant il n'existe rien du genre de la *valeur du travail* au sens ordinaire du mot. Nous avons vu que c'est la quantité de travail nécessaire cristallisée dans une marchandise qui en constitue la valeur. Mais, appli-

11. *Le Capital*, L. 1, T. 1, p. 55.

12. *Le Capital*, L. 1, T. 1, p. 61.

quant cette notion de la valeur, comment pourrions-nous déterminer, par exemple, la valeur d'une journée de travail de dix heures ? Combien y a-t-il de travail dans cette journée ? Dix heures de travail. Si nous disions que la valeur d'une journée de travail de dix heures égale dix heures de travail, ou bien la quantité de travail qu'elle renferme, ce serait une tautologie et, par-dessus le marché, une absurdité. »¹³ Marx résout le problème par le concept de force de travail et la distinction entre cette notion et celle de travail qui est la mise en œuvre de la force de travail. « Ce qui sur le marché fait directement vis-à-vis au capitaliste, ce n'est pas le travail mais le travailleur. Ce que celui-ci vend, c'est lui-même, sa force de travail. Dès qu'il commence à mettre cette force en mouvement, à travailler dès que son travail existe, ce travail a déjà cessé de lui appartenir et ne peut plus désormais être vendu par lui. Le travail est la substance et la mesure inhérente des valeurs mais il n'a lui-même aucune valeur. »¹⁴

Mais fermons cette parenthèse et abordons maintenant le problème du prix.

« Le prix est une forme particulière prise par la valeur (...) En lui-même, le prix n'est autre chose que *l'expression monétaire* de la valeur. »¹⁵ Le prix est donc avant tout l'expression en argent, équivalent universel, de la valeur des marchandises : « Si vous pénétrez plus avant dans *l'expression monétaire de la valeur*, ou, ce qui revient au même, dans la conversion de la valeur en prix, vous trouverez que c'est un procédé par lequel vous donnez aux *valeurs* de toutes les marchandises une forme *indépendante et homogène*, ou par lequel vous les exprimez comme des quantités d'un même travail social. »¹⁶

Pourtant, si la valeur d'une marchandise est déterminée dans sa production, son prix n'est fixé qu'après coup, par les mécanismes du marché, (« Qu'est-ce qui détermine le prix d'une marchandise ? C'est la concurrence entre les acheteurs et les vendeurs, le rapport entre l'offre et la demande. »)¹⁷, lesquels mécanismes obligent les prix à varier tendanciellement autour de la valeur. « Si au lieu de ne considérer que les fluctuations journalières, vous analysez le mouvement des prix du marché pour de plus longues périodes, comme l'a fait, par exemple, Tooke dans son *Histoire des prix*, vous trouverez que les oscillations des prix du marché, leurs écarts par rapport à la valeur, leur hausse et leur baisse, s'annihilent et se compensent, de telle sorte que, si l'on fait abstraction de l'action des monopoles et de quelques effets restrictifs sur lesquels il

13. *Salaires, prix et profit*, p. 44.

14. *Le Capital*, L. I, T. 2, pp. 207-208.

15. *Salaires, prix et profit*, p. 40.

16. *Salaires, prix et profit*, p. 41.

17. *Travail salarié et capital*, p. 28.

me faut passer en ce moment, les marchandises de toutes sortes sont vendues en moyenne, à leurs valeurs respectives, c'est-à-dire à leurs prix naturels. Les laps de temps moyens pendant lesquels les fluctuations des prix du marché se compensent sont différents pour les différentes sortes de marchandises parce qu'il est plus facile avec telle marchandise qu'avec telle autre, d'ajuster l'offre à la demande. »¹⁸

Les décalages ou déséquilibres entre l'offre et la demande sur le marché se soldent donc par des mouvements de prix qui s'ordonnent autour du « prix naturel » ou valeur, comme le dit Adam Smith, cité par Marx : « Le prix naturel est... le prix central autour duquel les prix de toutes les marchandises ne cessent de graviter. Diverses circonstances peuvent parfois les tenir suspendus fort au-dessus de ce point et parfois les précipiter un peu au-dessous. Mais quels que soient les obstacles qui les empêchent de se fixer dans ce centre de repos et d'immobilité, ils y tendent constamment. »¹⁹

Reste à voir pourquoi il en est ainsi, quelle est la nature du mécanisme régulateur qui assure la convergence entre les prix du marché et valeur. Ce mécanisme, Marx le découvre dans la mobilité des capitaux déterminée par la recherche du profit maximum. Supposons que « ... Le prix d'une marchandise monte considérablement à la suite d'une offre insuffisante ou d'une demande qui croît démesurément (...) Quelle sera la conséquence du prix croissant d'une marchandise ? Les capitaux se jetteront en masse sur la branche d'industrie florissante et cette immigration des capitaux dans le domaine de l'industrie florissante persistera jusqu'à ce que celle-ci rapporte les gains habituels ou plutôt jusqu'au moment où le prix de ses produits descendra par suite de surproduction au-dessous des frais de production. Inversement, si le prix d'une marchandise tombe en-dessous des frais de production, les capitaux se retireront de la production de cette marchandise. Si l'on excepte le cas où une branche de production n'étant plus d'époque, ne peut faire moins que de disparaître, la production de cette marchandise, c'est-à-dire son offre, va diminuer par suite de cette fuite de capitaux jusqu'à ce qu'elle corresponde à la demande, par conséquent, jusqu'à ce que son prix se relève à nouveau au niveau de ses frais de production ou plutôt jusqu'à ce que l'offre soit tombée au-dessous de la demande, c'est-à-dire jusqu'à ce que son prix se relève au-dessus de ses frais de production, car le prix courant d'une marchandise est toujours au-dessous ou au-dessus de ses frais de production. »²⁰

Le prix est donc l'expression monétaire de la valeur. Cette transformation de la valeur en prix se réalisant sur et grâce au marché et à la

18. *Salaires, prix et profit*, p. 42.

19. *Salaires, prix et profit*, pp. 41-42.

20. *Travail salarié et capital*, pp. 30-31.

concurrence selon une détermination tendancielle du prix par la valeur, résultat de la mobilité des capitaux.

Le prix d'une marchandise est donc déterminé par deux facteurs. Il s'agit tout d'abord de la valeur reflétant les frais de production qui fixe le niveau de prix tendanciel. C'est ensuite le marché, sur lequel la confrontation des offres et des demandes détermine le prix effectif de la marchandise autour de ce niveau tendanciel.

1.3. *Le salaire*

La force de travail étant une marchandise, Marx fait explicitement référence à la théorie des prix pour fonder l'explication qu'il propose en matière de détermination du niveau de salaire. Pour lui, le salaire est la réalisation monétaire de la valeur de la marchandise force de travail. Il est donc doublement déterminé par la valeur de la force de travail et par l'état (niveau respectif des offres et des demandes, rapport de force entre les échangistes) du marché du travail. Il ne nous fournit aucune démonstration particulière de ces propositions. Si l'on considère la « théorie » du salaire comme un aspect particulier de la théorie des prix, l'apport de Marx se réduit pratiquement aux éléments qu'il avance sur la valeur de la force de travail, puisqu'il est quasiment muet sur les modalités de la réalisation de cette valeur, se contentant de suggérer implicitement qu'il en va de même pour la réalisation de la valeur d'une marchandise quelconque.

2. LA VALEUR DE LA FORCE DE TRAVAIL

2.1. *Une définition de la valeur*

Qu'est-ce donc que cette valeur ? Explicitement, Marx n'en fournit pas de définition. Il en donne plutôt une série de descriptions complémentaires utilisant une terminologie souvent fluctuante.

Dans *Salaire, prix et profit*, il écrit : « Qu'est-ce donc que la *valeur de la force de travail* ? Exactement comme celle de toute autre marchandise, sa valeur est déterminée par la quantité de travail nécessaire à sa production. La force de travail d'un homme ne consiste que dans son individualité vivante. Pour pouvoir se développer et entretenir sa vie, il faut qu'il consomme une quantité déterminée de moyens de subsistance. Mais l'individu, comme la machine, s'use et il faut le remplacer par un autre. Outre la quantité d'objets de nécessité courante dont il a besoin pour sa *propre* subsistance, il lui faut une autre quantité de ces mêmes denrées de première nécessité pour élever un certain nombre d'enfants qui puissent le remplacer sur le marché du travail et y perpétuer la race des travailleurs. De plus, pour le développement de sa force de travail

et l'acquisition d'une certaine habileté, il faut qu'il dépense encore une nouvelle somme de valeurs. »²¹

Sous une forme plus développée, on retrouve cette même conception dans *Le Capital* : « Il nous faut maintenant examiner de plus près la force de travail. Cette marchandise, de même que toute autre, possède une valeur. Comment la détermine-t-on ? Par le temps de travail nécessaire à sa production.

En tant que valeur, la force de travail représente le *quantum* de travail social réalisé en elle. Mais elle n'existe en fait que comme puissance ou faculté de l'individu vivant. L'individu étant donné, il produit sa force vitale en se reproduisant ou en se conservant lui-même. Pour son entretien ou pour sa conservation il a besoin d'une certaine somme de moyens de subsistance. Le temps de travail nécessaire à la production de la force de travail se résout donc dans le temps de travail nécessaire à la production de ses moyens de subsistance ; ou bien la force de travail a juste la valeur des moyens de subsistance nécessaires à celui qui la met en jeu.

La force de travail se réalise par sa manifestation extérieure. Elle s'affirme et se constate par le travail, lequel de son côté nécessite une certaine dépense de muscles, des nerfs, du cerveau de l'homme, dépense qui doit être compensée. Plus l'usure est grande, plus grands sont les frais de réparation. Si le propriétaire de la force de travail a travaillé aujourd'hui, il doit pouvoir recommencer demain dans les mêmes conditions de vigueur et de santé. Il faut donc que la somme des moyens de subsistance suffise pour l'entretenir dans son état de vie normale.

Les propriétaires des forces de travail sont mortels. Pour qu'on en rencontre toujours sur le marché, ainsi que le réclame la transformation continue de l'argent en capital, il faut qu'ils s'éternisent, « comme s'éternise chaque individu vivant, par la génération ». Les forces de travail que l'usure et la mort viennent enlever au marché, doivent être constamment remplacées par un nombre au moins égal. La somme des moyens de subsistance nécessaire à la production de la force de travail comprend donc les moyens de subsistance des remplaçants, c'est-à-dire des enfants des travailleurs, pour que cette singulière race d'échangistes se perpétue sur le marché.

D'autre part, pour modifier la nature humaine de manière à lui faire acquérir aptitude, précision et célérité dans un genre de travail déterminé, c'est-à-dire pour en faire une force de travail développée dans un sens spécial, il faut une certaine éducation qui coûte elle-même une somme

21. *Salaire, prix et profit*, p. 45-46.

plus ou moins grande d'équivalents en marchandises. Cette somme varie selon le caractère plus ou moins complexe de la force de travail. Les frais d'éducation, très minimes d'ailleurs pour la force de travail simple, rentrent dans le total des marchandises nécessaires à sa production. »²²

En rassemblant les propositions précédentes on pourrait avancer la définition suivante : *temps de travail socialement nécessaire à la production des marchandises requises pour la production, l'entretien et le remplacement de la force de travail.*

Mais une telle définition mérite quelques éclaircissements et rectifications.

2.2. *Eclaircissements et rectifications*

2.2.1. *Production, entretien et remplacement de la force de travail*

La *production* de la force de travail désigne l'ensemble des processus qui donnent naissance à un corps humain et assurent sa croissance en lui conférant certaines capacités²³, ainsi que ceux — et Marx est très clair là-dessus — qui permettent à ce corps et à ces capacités de subsister.

L'*entretien* de la force de travail qualifie les procès qui assurent la survivance de ce corps et de ces capacités. Ces procès sont donc partie de l'ensemble des procès de production de la force de travail au sens indiqué ci-dessus.

Le *remplacement* de la force de travail, enfin, désigne les procès qui assurent la génération et le développement d'un autre corps et de nouvelles capacités.

2.2.2. *Valeurs d'usage et marchandises*

Dans les sociétés capitalistes contemporaines, ces processus se développent de façon dominante au sein d'une institution sociale, la famille nucléaire exogamique.

Ils impliquent une consommation de biens et de services, de valeurs d'usage, qui sont consommées, soit sous la forme même sous laquelle elles sont disponibles, soit après une transformation, assurée au sein de la famille et par ses membres, selon un certain type de division de travail. Dans ce cas, la famille se procure des valeurs d'usage constituant les objets et les moyens de cette transformation et en consomme les produits.

Certaines de ces valeurs d'usage, objets directs de la consommation ou objets-moyens d'une transformation préalable, sont des marchandises

22. *Le Capital*, L. I, T. 1, pp. 173-174-175.

23. Détention de l'ensemble des valeurs, des attitudes, des techniques, des règles et des savoirs permettant à la force de travail d'accomplir les tâches qui lui seront affectées.

obtenues sur un marché grâce à un échange monétaire, d'autres ne le sont pas ²⁴.

2.23. *Production, entretien, remplacement de la force de travail et de la famille*

Puisque la famille est le « lieu » de la production, de l'entretien et du remplacement de la force de travail, cette production-entretien-remplacement implique celle de l'institution familiale. La production, l'entretien et le remplacement d'une force de travail suppose l'existence du couple ²⁵. Il s'agit du couple des ascendants qui ont généré et développé cette force de travail, ainsi que du couple dont le détenteur de la force de travail fait partie et qui assure son entretien et son remplacement.

Les valeurs d'usage nécessaires à la *production* de la force de travail comprennent, d'une part, celles nécessaires à la génération et au développement de son détenteur ainsi que, d'autre part, celles nécessaires à son entretien.

Les premières se composent des valeurs d'usage que le support de la force de travail consomme lui-même au cours de son développement ainsi que de celles consommées par sa famille pour lui donner naissance et survivre pendant qu'elle l'élève.

Le couple peut élever un ou plusieurs individus. Le temps de travail social nécessaire à la production de marchandises incluses dans ce dernier terme (valeurs d'usage consommées par la famille) doit donc être réparti entre le nombre d'unités de force de travail produites par celle-ci afin de désigner la valeur unitaire de la force de travail. Il semble d'ailleurs dans la logique de la théorie marxiste de considérer qu'il s'agit ici d'un nombre socialement « normal » ou « moyen ».

Les secondes, c'est-à-dire les valeurs d'usage nécessaires à *l'entretien* de la force de travail comprennent celles consommées par le détenteur de la force de travail et son conjoint pour survivre tout au long de leur existence.

La part de la valeur unitaire de la force de travail déterminée par cet entretien, le temps de travail socialement nécessaire à la production des marchandises contribuant à l'entretien d'une unité de force de travail, seront affectés par le nombre de détenteurs de force de travail constituant le couple. Supposons que les deux membres de celui-ci soient détenteurs de force de travail. La part de la valeur unitaire de la force de travail déterminée par l'entretien sera la *répartition entre les deux*

24. Il s'agit essentiellement de la consommation de ce qu'il est convenu d'appeler les équipements collectifs.

25. C'est du moins la forme principale dans les formations sociales capitalistes contemporaines.

membres du couple du temps de travail socialement nécessaire à celui-ci. Admettons qu'un seul des deux membres du couple soit détenteur de force de travail. La valeur unitaire de l'entretien comprendra la *totalité* des valeurs d'usage, des marchandises (donc du temps de travail social requis pour les produire) nécessaires à l'entretien des deux membres du couple.

La façon dont cette part de la valeur unitaire de la force de travail varie, selon qu'un seul des membres ou les deux membres du couple sont détenteurs de force de travail, dépend de la manière dont le facteur (nombre de détenteurs de force de travail composant le couple) affecte la quantité de marchandises nécessaires à l'entretien de ce couple. Ce facteur peut agir sur cette quantité à un double titre. D'une part, par son effet sur la quantité totale de valeurs d'usage consommée²⁶. D'autre part, par son effet sur la nature marchande de ces valeurs, en déterminant la substitution d'un mode d'obtention de ces valeurs d'usage (acquisition sur le marché) à un autre (production par le travail ménager au sein du couple).

Les valeurs d'usage nécessaires au remplacement de la force de travail comprennent celles consommées par les enfants au cours de leur développement ainsi que celles consommées par le couple pour survivre au cours de cette période. Le temps de travail social impliqué par ce dernier terme doit là encore être réparti, du point de vue de la valeur unitaire de la force de travail, entre le nombre moyen d'unités de force de travail produites par la famille.

2.24. *Production et reproduction de la force de travail*

A chacun des trois procès de production, d'entretien et de remplacement de la force de travail correspond donc un ensemble de valeurs d'usage, dont la consommation par le détenteur de la force de travail et sa famille est nécessaire pour qu'ils se réalisent. Au sein de ces ensembles, certains biens ou service prennent la forme de marchandises dont la production exige un certain temps de travail social. A chaque procès correspond donc une certaine quantité de ce temps. La définition de la valeur de la force de travail identifie cette valeur à la somme de ces temps de travail social, ce qui est inacceptable.

I. Les valeurs d'usage nécessaires à l'entretien de la force de travail comportent certaines de celles que requiert son remplacement.

Les premières, en effet, sont les valeurs d'usage consommées par le détenteur de la force de travail et son conjoint au cours de leur vie. Les

26. Un couple composé de deux travailleurs peut ainsi consommer plus qu'un couple dont un seul des membres travaille. Le travail des deux époux déterminant, par exemple, une augmentation des dépenses de déplacement du domicile au lieu de travail.

secondes comprennent celles consommées par le détenteur de la force de travail et son conjoint pour survivre au cours de la période de remplacement de la force de travail, ainsi que celles consommées par leurs enfants au cours de leur développement. Comme la période de remplacement est comprise dans celle d'activité, une partie des secondes²⁷ est comprises dans les premières. Par suite, le temps de travail social consacré à l'entretien contient une partie de celui nécessaire au remplacement.

Définir la valeur de la force de travail comme la somme de ces deux temps conduit donc à compter deux fois le même type de temps.

On peut résoudre cette difficulté en excluant des valeurs d'usage impliquées par l'entretien, donc du temps de travail social nécessaire à celui-ci, celle et celui que requiert la survivance des ascendants au cours de la période de remplacement. Ce qui n'est pas très cohérent avec le contenu de la notion d'entretien qui désigne l'ensemble des procès de survie et oblige donc à changer la signification de ce terme selon que l'on parle du procès d'entretien ou des valeurs d'usage, des marchandises ou du temps que sa réalisation implique.

On peut aussi exclure ces valeurs et ce temps de celles et celui du remplacement. Mais on se retrouve alors en face du même problème de transformation de la signification d'une notion, ici à propos de celle de remplacement. Le remplacement désigne, en effet, les processus par lesquels le couple génère et élève ses enfants. Il implique l'intervention et donc l'existence des parents, lesquelles se trouvent niées et donc retirées de cette notion dès lors que, à propos des valeurs et du temps de remplacement, on retranche celles nécessaires à la subsistance des ascendants.

Il vaudrait donc peut-être mieux comme le fait parfois Marx lui-même, fondre les notions d'entretien et de remplacement dans celle de reproduction. Cette dernière désignerait les processus assurant la survivance du corps et des capacités du détenteur de la force de travail ainsi que la génération d'autres corps et d'autres capacités. Les valeurs d'usage et le temps de reproduction qualifieraient donc celles et celui nécessaires aux ascendants pour assurer leur subsistance pendant toute leur existence, ainsi que celles et celui nécessaires aux descendants au cours de leur développement.

II. Deux problèmes se posent maintenant si l'on définit la valeur de la force de travail comme addition du temps de production et de reproduction.

a) Les processus d'entretien du détenteur de la force de travail sont partie intégrante des procès de production et de reproduction. Considérer la valeur de la force de travail comme la somme du temps de production

27. Il s'agit des valeurs d'usage consommées par le détenteur de la force de travail et son conjoint pour survivre pendant la période de remplacement de la force de travail.

et de reproduction est inadmissible car cela mène à comptabiliser deux fois le temps d'entretien du même détenteur de la force de travail et de son conjoint.

b) Le temps de travail social de production de la force de travail comprend le temps consacré par la génération précédente à cette production. Le temps de reproduction inclut le temps consacré par la génération actuelle à la création d'une nouvelle force de travail. Définir la valeur de la force de travail comme la somme du temps de production et de reproduction revient à additionner le temps consacré par deux générations différentes à la production d'une nouvelle force de travail, c'est-à-dire au remplacement de la leur propre.

Ceci est inadmissible. La force de travail, comme toute marchandise utilisée dans le processus de production et non immédiatement détruite, doit être produite puis remplacée pour assurer l'existence et la permanence de ce procès de production. Dans ces conditions, on ne voit pas pour quelles raisons la valeur des autres marchandises serait définie par le temps nécessaire à leur production et celui de la force de travail par le temps requis par sa production et sa reproduction.

Par ailleurs, le salaire est l'expression monétaire de la valeur de la force de travail, somme d'argent consacrée à l'acquisition des marchandises nécessaires à l'entretien et au remplacement de celle-ci. Si la valeur de la force de travail désigne la somme des temps de production et de reproduction, son expression monétaire ne va plus correspondre au coût d'acquisition de ces marchandises.

Pour régler ces problèmes, il faut donc, par référence à la définition générale de la valeur des marchandises, considérer la valeur de la force de travail comme composée exclusivement du temps socialement nécessaire à la production de celle-ci.

2.25. Conclusion

Après ces précisions et rectifications, on arriverait donc à la définition suivante : *la valeur d'échange de la force de travail est le temps de travail socialement nécessaire à la production de celles des valeurs d'usage prenant la forme de marchandises requises, d'une part, par les ascendants du détenteur de la force de travail pour créer et développer une unité de force de travail et survivre au cours de cette période, d'autre part, par le couple dont ce détenteur fait partie, pour entretenir une unité de force de travail.*

3. LES LACUNES DE LA THÉORIE MARXISTE DU SALAIRE

Dans sa forme actuelle, cette théorie n'est pas satisfaisante. Elle ne propose pas de modèle de détermination de la valeur de la force de travail et n'identifie pas, ni ne justifie le procès de sa réalisation monétaire.

3.1. *L'indétermination de la valeur d'échange de la force de travail*

Déterminer la valeur de la force de travail, c'est discerner les facteurs qui règlent cette quantité de travail social et définir la façon dont ils l'affectent.

Il s'agit d'abord des facteurs affectant la nature, la qualité et la quantité des valeurs d'usage requises par la famille dont est issu le détenteur de la force de travail pour élever ses enfants et survivre pendant cette période ainsi que celles requises par le couple dont il fait partie pour subsister tout au long de son existence. L'analyse concernée est ici celle de la consommation.

Il s'agit ensuite des facteurs qui affectent la forme marchande ou non marchande que revêtent ces valeurs d'usage. L'analyse touche ici au problème de la socialisation de la consommation, ainsi qu'à celui des équipements collectifs.

Il s'agit enfin des facteurs qui affectent le nombre d'unités de force de travail créées, élevées et entretenues par la famille ainsi que la répartition de la valeur des marchandises consommées qui s'opère entre elles. On doit aborder ainsi les problèmes du procès de travail domestique, du travail salarié de la femme et du régime démographique de la famille.

Sur l'identification de ces facteurs, leurs effets et, à fortiori, sur leur interaction, Marx est, la plupart du temps, muet²⁸. Il affirme simplement la relativité sociale et historique des valeurs d'usage nécessaires à la production de la force de travail.

On peut donc conclure à l'indétermination de la valeur de la force de travail dans la théorie marxiste du salaire. Cette théorie ne nous donne ainsi aucun moyen d'identifier et d'expliquer le niveau et la constitution de la valeur de la force de travail. Elle nous en indique la forme mais est incapable d'en décrire et justifier le contenu concret.

Identifier la valeur de la force de travail, c'est dire en effet quelles valeurs d'usage sont requises pour sa production, lesquelles prennent la forme de marchandises, quel temps de travail social il a fallu pour les produire²⁹, entre combien d'unités de force de travail produites ce temps se répartit. Expliquer cette valeur, c'est dire à quelle occasion et pour quelles raisons chacune de ces variables prend une valeur particulière.

28. Concernant la socialisation de la consommation, ce mutisme a une explication : cette réalité est inexistante à son époque.

29. Cette question relève d'ailleurs beaucoup plus de la théorie de la production des marchandises que de la théorie du salaire bien que celle-ci doive en utiliser les résultats. Afin de mieux cerner notre propos, nous la laisserons de côté.

A priori, on peut envisager deux méthodes d'identification, l'une par recours à l'observation empirique, l'autre par application théorique.

La première ne peut rien nous apprendre quant à la valeur de la force de travail. L'observation empirique constate quelles valeurs d'usage ont été consommées à l'occasion de la production de la force de travail. Elle ne permet pas de dire quelles valeurs d'usage sont nécessaires à ou requises par cette production, à moins de supposer, mais au nom de quoi le faire, que toutes les valeurs consommées et seulement celles-ci sont nécessaires ou requises. Dès lors, les renseignements que l'observation nous fournit sur le mode d'acquisition des valeurs d'usage consommées ne nous apportent aucune indication exhaustive ou partielle sur le caractère marchand ou non marchand des valeurs d'usage nécessaires. En effet, cette observation ne permet pas de déclarer que toutes les valeurs consommées ou certaines d'entre elles nommément désignées sont nécessaires. De la même façon, la constatation du nombre de détenteurs de force de travail créés par leurs ascendants et entretenus par les couples dont ils font partie ne nous est que de peu d'utilité tant que le problème de l'identification des valeurs d'usage nécessaires n'est pas résolu.

L'identification de la valeur de la force de travail par application théorique est impossible également. Elle consisterait à désigner les valeurs d'usage nécessaires, leur forme marchande ou non marchande, la répartition du temps nécessaire à la production de celles d'entre elles qui sont des marchandises, entre unités de force de travail créées et entretenues, en utilisant le modèle de détermination de ces variables. Connaissant les facteurs qui affectent chacune de ces variables, et la façon dont ils se combinent pour l'affecter, on pourrait alors connaître la valeur de ces variables elles-mêmes. Malheureusement, la chose est impossible, ce modèle de détermination étant précisément inconnu. Ce qui interdit également toute explication de la valeur de la force de travail.

3.2. *L'indétermination de la transformation de la valeur de la force de travail*

Le prix de toute marchandise est une transformation de sa valeur en monnaie. Cette transformation s'opère sur le marché de la marchandise selon une détermination tendancielle du prix par la valeur. Le salaire est donc forme monétaire de la valeur de la force de travail et du point de vue de son niveau déterminé par celle-ci.

La théorie marxiste du salaire n'analyse pas cette transformation. Les propositions faites à cet égard ne permettent pas de rendre compte des catégories monétaires dans lesquelles elle s'effectue. Elles n'identifient pas, et à fortiori ne justifient pas la détermination du salaire par la valeur.

3.21. *Les catégories monétaires de la transformation*

La valeur de la force de travail se transforme en monnaie. Grâce à celle-ci le salarié se procure les biens et services nécessaires à sa reproduction. S'agissant de marchandises, il les achète sur leur marché. S'agissant des valeurs d'usage non marchandes, elles sont mises à sa disposition sans qu'il y ait acquisition proprement dite.

La quantité de monnaie perçue par le détenteur de la force de travail prend la double forme du « salaire direct » et du « salaire indirect », « para-salaire » ou « salaire socialisé ». En contrepartie du droit qui lui est concédé de disposer de la force de travail, l'acheteur verse périodiquement et sous forme de montants variables au vendeur une somme d'argent. En outre, le salarié reçoit généralement de l'Etat d'autres sommes. Le versement de certaines d'entre elles est subordonné à la survenance d'événements (maladie, accident, licenciement, départ à la retraite, etc.) qui rompent ou interrompent le contrat de travail et le paiement du « salaire direct ».

Evidemment, le salaire indirect n'ayant aucune réalité à l'époque où écrit Marx, la théorie marxiste du salaire ne donne aucune indication permettant de comprendre l'existence, l'importance relative et l'évolution comparée de ces deux catégories monétaires dans lesquelles se transforme la valeur.

3.22. *La détermination du salaire par la valeur*

Pour Marx, la valeur d'une marchandise détermine son prix sur le marché par le mécanisme de celui-ci, en ce sens que le jeu de la concurrence fait toujours et nécessairement varier le prix autour de la valeur. Comme il assimile la force de travail à une marchandise, le salaire au prix de celle-ci, il en conclut que la théorie du salaire est application de la théorie des prix à la marchandise force de travail. Il se contente alors d'affirmer que le salaire est déterminé grâce au marché du travail par la valeur de la force de travail sans expliquer comment et pourquoi le marché du travail contraint le salaire à varier toujours autour de la valeur de la force de travail. Il laisse donc supposer que le fondement et les mécanismes de cette détermination sont du même ordre ou du même type que ceux qui affectent la détermination du prix des autres marchandises. Ce qui est inadmissible.

Pour Marx, en effet, c'est la recherche par chaque capital particulier du taux maximum de profit et la mobilité des capitaux qu'elle détermine qui génèrent le processus de détermination tendancielle du prix par la valeur. Or ce fondement n'est pas acceptable en l'occurrence sous peine d'introduire dans la théorie une hypothèse fondamentalement contradictoire avec ses bases de départ.

Admettre cette détermination en matière salariale revient à assimiler le ou les « producteurs » de force de travail à un ou des détenteurs de capital recherchant la rentabilité maximale de celui-ci et optant, pour ce faire et selon le cas, soit pour la production de telle ou telle marchandise, soit pour la production de force de travail. Ce serait donc faire d'un même agent un détenteur de capital et de force de travail et introduire une contradiction radicale dans la théorie du salaire. On fonde l'existence du salariat, de la force de travail-marchandise, et du salaire sur la non-détention du capital par une classe, et on baserait l'explication du niveau de ce salaire sur la détention de capital par cette même classe.

Dès lors, le processus de détermination du salaire par la valeur de la force de travail ne se trouve, dans la théorie marxiste, ni explicitement, ni implicitement identifié et fondé.

3.23. Conclusion

Là encore, les propositions de Marx nous laissent devant une simple forme (le salaire-expression monétaire de la valeur-) sans nous fournir ni les moyens d'en justifier le contenu (les formes de réalisation), ni les moyens de comprendre le rapport que ces masses monétaires entretiennent avec la valeur.

4. L'INEXISTENCE DE LA THÉORIE MARXISTE DU SALAIRE

Dans ces conditions, la théorie marxiste du salaire est donc incapable de fournir une explication de la nature et du niveau de la réalité salariale. Elle établit, en effet, un rapport non identifié entre l'inconnu, le salaire et une autre inconnue, la valeur de la force de travail.

Ces lacunes de la théorie tiennent d'abord au fait que ses propositions ont été élaborées dans un cadre historique déterminé et dépassé. Deux caractères définissent, en effet, la situation à l'intérieur de laquelle Marx raisonne :

— toutes les valeurs d'usage directement ou indirectement consommées lors de la production ou de la reproduction de la force de travail sont des marchandises ;

— le prix de la force de travail, moyen d'acquisition de ces marchandises, se réduit à la rémunération versée par l'acheteur de force de travail au vendeur.

Cette situation ne correspond plus à celle de la plupart des formations sociales capitalistes contemporaines où la part socialisée de la consommation et du salaire est importante. Il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce que la théorie ne prenne pas en compte une telle situation.

Elles tiennent ensuite à ce que, même dans ce cadre restreint, ces propositions ne permettent pas d'analyser la détermination de la valeur de la force de travail et le rapport salaire-valeur.

Ceci étant, l'existence de ces lacunes est d'une gravité exceptionnelle pour la théorie du salaire. Dans ces conditions, en effet, les propositions qui la constituent ne satisfont pas aux conditions d'existence de ce que l'on appelle, selon l'épistémologie marxiste elle-même, une théorie.

La théorie est une transformation de la réalité sociale à connaître ou à expliquer, et consiste à la penser comme forme sociale nécessaire d'existence d'un concept, lui-même produit ou conséquence logique de certaines prémisses représentatives des caractéristiques de la formation sociale où cette réalité apparaît. Pour ce faire, la théorie utilise deux systèmes logiques : l'un définit le concept, l'autre sa forme sociale d'apparition, l'un détermine l'existence nécessaire de ce que désigne le concept, l'autre celle de son mode de réalisation.

Prenons un exemple. Une théorie marxiste de l'existence du profit d'entreprise pourrait être le produit du syllogisme suivant :

1) Certains types (dits capitalistes) de rapports de production génèrent dans les modes de production où ils existent, d'une part, l'apparition d'un surproduit revêtant certaines formes particulières (cette forme de surproduit est désignée par le concept de plus-value), d'autre part, un mode de partage et d'appropriation de la plus-value entre les diverses fractions du capital social (ce mode est désigné comme partage de la plus-value).

2) Or, on observe que dans les formations sociales où existe le profit d'entreprise, des rapports de production de ce type sont dominants, et on constate l'identité du profit d'entreprise et de la part de la plus-value appropriée par certaines fractions du capital social.

3) Donc, on peut concevoir le profit d'entreprise comme la forme (particulière à certains capitaux) sous laquelle apparaît la plus-value dans ces formations sociales, par conséquent rapporter son existence à la plus-value et à son partage, par suite aux types de rapports de production dominants dans ces formations sociales.

Trois ordres de conditions affectent la théorie :

— Pour qu'il y ait théorie, il faut que la transformation de la réalité observée en forme déterminée³⁰ de réalisation d'un concept lui-même déterminé puisse s'opérer dans la pensée. Il faut donc qu'existent les deux systèmes qui en sont les moyens. En ce sens, la théorie du profit

30. Au sens de résultat d'un ensemble de déterminations.

d'entreprise existe parce qu'existe la théorie de la plus-value et celle de son partage.

— Pour que la théorie soit exhaustive, il faut qu'elle rende compte de la totalité de son objet ; qu'il y ait identité de la réalité à expliquer et de la forme de réalisation du concept telle que construite par la théorie. La théorie du profit d'entreprise est exhaustive si on démontre que les caractères et la nature des réalités empirico-sociales que sont le profit et l'entreprise correspondent aux éléments (déduits de la nature et de l'état des rapports de production) caractérisant certains types de capitaux et la part de la plus-value qu'ils s'approprient.

— Enfin, une théorie exhaustive sera valide si les prémisses qui fondent l'existence du concept et de sa forme de réalisation correspondent à certains caractères de la formation sociale où apparaît la réalité à expliquer. Celle du profit d'entreprise est valide parce que (ou si) les rapports de production déterminant la plus-value et son partage sont dominants dans les sociétés où existe le profit d'entreprise.

Les propositions de la théorie marxiste du salaire ne satisfont pas aux conditions d'existence d'une théorie. Car si elle pose le salaire comme forme monétaire de réalisation de la valeur de la force de travail, elle ne nous donne les moyens de penser ni la détermination de cette valeur, ni sa réalisation en salaire.

C'est dire l'enjeu des recherches qui se mènent sur ces thèmes et ceux connexes. Il n'est pas de notre propos d'en faire le bilan. Signalons simplement qu'on peut y distinguer deux catégories.

La première rassemble celles qui tentent de combler telle ou telle de ces lacunes ou proposent des résultats susceptibles d'y contribuer. C'est ainsi que les travaux sur la consommation, les besoins, les équipements collectifs, le travail ménager, l'État et la production-circulation de la force de travail fournissent des problématiques et des hypothèses relatives à la détermination de la valeur de la force de travail et à sa transformation en monnaie³¹.

La seconde, d'apparition d'ailleurs plus récente, est constituée de travaux s'interrogeant sur la nature marchande de la force de travail, ou tentant d'identifier les caractères particuliers de cette marchandise. Ils posent alors le problème de l'explication du niveau de salaire sur de toutes autres bases³², dans la mesure où ils remettent en cause ou trans-

31. Par exemple : *La Pensée*, Numéro Spécial, n° 180, 1975 ; Grevet (P.) : *Besoins populaires et financement public*, Editions sociales, 1976 ; de Brunhoff (S.) : *Etat et capital*, P.U.G. - F. Maspéro, 1976 ; Lautier (B.) : *La reproduction de la force de travail*, Thèse, Université de Paris IX, 1976.

forment le statut de marchandise que Marx conférait à la force de travail et sur laquelle il fondait son analyse.

J.P. DAUBIGNEY,
Chargé de Recherches au CNRS,
et
G. MEYER,
Chercheur au CERS,
Université d'Aix-Marseille II.

32. A l'heure actuelle, ces travaux circulent sous forme de notes ronéotypées. Le seul texte publié est : Lautier (B.), Tortajada (R.) : *Ecole, force de travail et salariat*, P.U.G. - F. Maspéro, 1978.